



**T. BEAUGRAND**  
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :  
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :  
35 St. Gabriel.

**LADEBAUCHE**  
Rédacteur-en-chef.

**LE GRAND TONIC RENFORCISSANT DU JOUR**

ET...  
FIEVRES...  
LE GRAND TONIC RENFORCISSANT DU JOUR

**FEUILLETON du CANARD**

**LES TRIONS**  
DES  
**CHENIZELLES**

(Suite.)

Autant aurait valu nous prier de ne plus revenir, car la présence de l'auteur était ce qui nous paralyisait. A quelle cause attribuer la déplorable exécution de M. Trude, sinon à la présence de M. Montbazin ? Le maître de musique apportait en musique une exactitude certaine que lui avait donné un travail assidu : il n'appartenait pas à l'école brillante ; seulement son jeu froid, mais sérieux, indiquait de longues études positives. Pour moi, je me rendais bien compte pourquoi j'avais si mal accompagné ; mais M. Trude n'avait pas les mêmes raisons ; il ne rit jamais, et je partis ce soir-là sans comprendre les motifs qui avaient paralysé le violon de mon maître de musique.

J'oubliai vite ce petit incident, d'autant plus que les séances musicales furent supprimées pendant un certain temps. M. Trude vivait avec sa mère ; c'était avec force privations et économie que tous deux menaient une existence médiocre. La ville de L... n'est guère portée à la musique ; les quelques personnes qui veulent que leurs enfants possèdent des arts d'agrément se trouvent déjà très prodigues de donner dix francs par mois à un professeur de musique. M. Trude n'avait généralement que huit élèves au mois, et il réalisait avec difficulté douze cents francs par an, en joignant à ces lions quelques petites sommes payées par les comédiens qui viennent deux fois par un faire leur tournée.

M. Trude aurait pu facilement gagner davantage ; mais sa timidité, qui s'était tournée en durcissement apparente, le faisait craindre des jeunes



NATIONAUX

GIBIER DE POTENCE

**Le conflit électoral du 14 Octobre.**  
**Course au clocher politique.**

demoiselles, qui apprennent le piano pour jouer immédiatement de petits airs dont les parents tiennent à être complimentés. Il manquait à M. Trude la connaissance de la vie ; il prenait au sérieux ses fonctions de professeur et se croyait obligé de faire de bons élèves. Il ne se rendait pas compte qu'au sortir de l'institution, les trois quarts des jeunes demoiselles allaient abandonner le piano, le dessin et l'anglais ; à supposer qu'elles continuassent, ces parents ne desiraient pas autre chose qu'une sonate, un morceau brillant, une polka, un quadrille, sortes de travaux qui servent de maintien pendant le premier entretien du futur.

Depuis huit ans, M. Trude vivait ainsi dans la ville, ne trouvant même pas le calme à la maison, car sa mère, qui était infirme, devint d'une humeur irascible et fit porter à son fils la moitié de sa croix sans en être soulagée. La mère mourut peu de

temps après la soirée où Montbazin nous avait mis à la torture. Le pauvre musicien se renferma un mois sans sortir, ne voulant voir personne, sacrifiant ses intérêts les plus chers en risquant de se voir abandonné par ses élèves.

Pendant son absence, M. Loncle chagrina beaucoup sa femme qui, ne trouvant de bonheur que dans la musique, souffrait en silence. Elle n'avait pas consenti à écrire une ligne du fameux journal dont son mari caressait follement le rêve. C'étaient entre les deux époux des querelles sans fin dans lesquelles M<sup>me</sup> Loncle ne jouait qu'un faible rôle ; elle laissait la parole toute à son mari.

— Nous ne nous accorderons jamais, lui dit-il un jour ; il y a un étranger entre nous deux qui nous sépare : c'est la musique... j'ai envie d'apprendre la musique.

— A votre âge ! dit M<sup>me</sup> Loncle. — Pourquoi pas ? dit-il ; j'ai plutôt enseigné

moi la théorie, que je puisse prendre part à tes joies et à tes jouissances

— Cela ne s'enseigne pas, dit M<sup>me</sup> Loncle.

— Cependant je veux te faire toute confiance, dit le mari ; je te vois très réservée avec M. Trude quand il vient ici de même ; à peine si vous vous parlez ; pourtant j'étais jaloux. Il me semblait que son violon te parlait et que tu lui répondais. Je me suis couché plus d'une fois en me disant : " Que diable le violon a-t-il dit ce soir à ma femme ? " Tu serais de la musique seule, avec la basse, que je ne m'en inquiéterais pas. C'est un instrument grognon, un vieillard qui a toujours l'air de grogner ; mais le violon est plus galant.

— Il faut, monsieur, que vous ayez peu de chose à faire pour vous mettre de pareilles idées en tête.

— Dame, dit M. Loncle, je ne me connais pas en musique ; seulement je vous regarde tous les trois quelque

fois ; à certains moments, vous avez des figures singulières ; je me creuse, et je me dis qu'il y a là-dedans quelque chose qui m'échappe. C'est cela que tu aurais dû m'expliquer dans ton journal ; mais il paraît que ce sont des secrets qui ne se disent pas.

— Je n'ai pas un secret pour vous, monsieur, vous le savez. Je ne sors pas, je ne vois personne ; ma vie est trop monotone, je vous l'ai dit. Quand je crains d'avoir quelque chose à vous dire je le ferai ; c'est mon devoir.

Dès lors M. Loncle fut certain que sa femme lui cachait des pensées secrètes et qu'elle craignait de les confier au papier. Dans la vie solitaire l'esprit se bâte à une idée et n'en dévore plus. M. Loncle devint chagrin et taciturne ; ses joues se teintèrent de plaques jaunes ; il perdit le brillant de son regard. Enfin, un jour, il se coucha malade pour tout de bon. Le docteur Grégoire fut mandé à la maison des Chenizelles. Ne comprenant pas d'abord la maladie, il traita M. Loncle avec force sangsues, le mit à la diète et le réduisit, en peu de temps, à une grande faiblesse. M<sup>me</sup> Loncle se montrait pleine de dévouement ; elle ne quittait pas d'une minute le chevet du malade et voyait le mal avec autant de clairvoyance que le médecin Grégoire, sans y trouver de cause ni de remède. Un soir, M. Loncle dit à sa femme :

— Je me sens très mal ; je ne vivrai pas longtemps. Je n'ai qu'une prière à t'adresser, ma chère femme. Peux-tu me promettre d'exécuter mes dernières intentions ?

— Je le jure, dit M<sup>me</sup> Loncle en fondant en larmes ; mais, monsieur, vous avez l'esprit, frappé et vous n'êtes pas réellement aussi mal que vous le croyez.....

— Je ne sens plus mon corps, dit le malade.

— C'est la faiblesse, dit-elle en arrangeant les oreillers.

— Avez-vous intention de vous remariar, ma chère femme ?

— Jamais, dit elle.

— Écoutez ; vous êtes jeune, jolie, aimable ; il ne faut répondre de rien. Jurez-moi de ne pas épouser M. Trude.

Dans un moment moins solennel, M<sup>me</sup> Loncle eût souri.

— Monsieur, que dites vous là ? M. Trude... mon maître de musique... Il y a deux mois que je ne l'ai vu ; peut-être ne le reverrai-je jamais.

— Tu ne veux pas jurer, dit le malade d'une voix suppliante.

— Je le jure

— Ah ! cela me fait du bien ; récite le encore.

— Je jure de ne pas épouser M. Trude.

— J'ai encore une autre grâce à te demander.

— Parlez, monsieur ; ne craignez